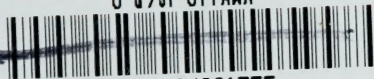


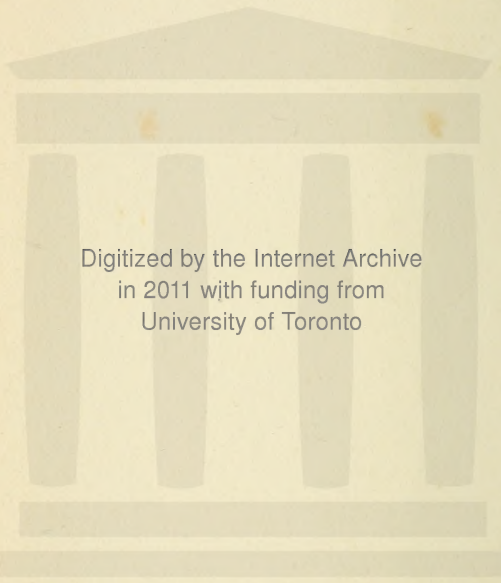
U d'of OTTAWA



39003004001755



561-1A-72



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

CHANSONS CAPTIVES

DU MÊME AUTEUR

- RIMES D'AUDIENCE. (*hors commerce*).
LE SILENCE DES HEURES, poèmes. (*épuisé*).
RODOLPHE. Silhouette genevoise. (*épuisé*).

HENRY SPIESS

JAN 15 1973

Chansons captives

— POÈMES —



PARIS
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—
MCMX



JUSTIFICATION DE TIRAGE

788

PD
2637
P6C5
1910

*Tes chansons brèves, tour à tour
de paix, d'espérance et de peine,
vont, se rythmant, jour après jour,
au gré du destin qui te mène.*

*Tu les écoutes sourdre en toi,
lentes, sans but et spontanées ;
et l'instant s'attarde parfois
parmi leurs plaintes alternées.*

*Elles sont l'aspect qui va fuir
ou l'illusion qui t'effleure,
et s'animent, pour ton plaisir,
selon le ciel et selon l'heure.*

*Et si jamais, tendant les bras,
tu vois ton passé disparaître,
leur cadence, un soir, te rendra
le frisson qui les a fait naître.*

COULEUR DU TEMPS

*Tu m'attends près de la fenêtre,
dans un pays crépusculaire ;
et j'ai rêvé que tes yeux clairs
s'inclinaient sur mon âme en fête !*

*Mon cœur n'a pas ce qu'il désire...
L'heure est douce. Quand partons-nous ?
J'ai rêvé que ton cœur soupire,
et je sais que tes bras sont doux.*

*Fleuri d'espoir et de légende,
le vent gonfle mon manteau bleu.
Je m'en irai, de lieu en lieu,
par tous les pays où l'on chante !*

*Jusqu'au soir où tes yeux d'amour
me feront signe à la fenêtre...
J'ai rêvé que le temps est court,
et que ton rêve est la peut-être.*

LA PORTE

Petite, étroite et dérobée,
au fond des jardins chuchotants,
la porte s'ouvre, lentement,
quand la nuit divine est tombée.

Elle guide et conduit au loin,
vers l'au-delà de nos souffrances,
mes songes, las des apparences,
des réveils et des lendemains.

Clef de l'infini qui libère,
seuil du rêve et du rêve encore,
elle favorise l'essor
de mon âme ivre de lumière !

Mais il est trop de soirs mauvais
d'inquiétude exaspérée,
où la porte, soudain murée,
me paraît close à tout jamais !

MÉLODIE

L'histoire est vieille, oui, bien vieille...
Mais pourquoi ne pas la conter ?
Plus d'un souvenir qui sommeille,
tout à l'heure en vous va chanter !

L'histoire est vieille... On y respire
tant de tendresse, tant de foi,
que votre cœur, jusqu'au délire,
va s'animer comme autrefois !...

C'est l'ombre, muette et complice,
où les bonheurs vont deux par deux,
près d'une eau qui miroite et glisse,
et vers un pays merveilleux !

Ce sont des baisers de légende,
ce sont des serments enchantés,
pour qui vont s'ouvrir, toutes grandes,
les portes des éternités !

Car c'est la minute éperdue,
et qui révèle à nos désirs,
bras crispés et lèvres mordues,
l'absolu dont on croit mourir !...

L'histoire est vieille, oui, bien vieille...
Mais, si l'on dort en l'écoutant,
c'est pour mieux rêver qu'on s'éveille
au pays bleu, couleur du temps !

LA CHANSON

Elle s'en vient, lente et flottante,
précise et vague, tour à tour.
Selon des fleurs et des légendes,
elle s'en vient, dolente et lente,
au gré des chemins et des jours.

Elle prend aux soirs des vieux âges
leur mystère où l'on parle bas ;
et mire au lac des paysages
sa forme frêle et son image...
Elle vient de loin, pas à pas.

Elle tremble, en disant la peine
du cœur qui veille et qui attend.
Elle pleure au bord des fontaines ;
et son appel est, sur les plaines,
le sanglot du cor expirant.

Elle s'en vient du bout du monde
et du seuil des temps oubliés,
plainte séculaire et profonde,
qu'exhale, en s'abîmant dans l'onde,
la coupe du Roi de Thulé.

JONGLEUR

Jongleur au prestige bizarre
et bateleur aux propos vains,
rôdeur de nuit, coureur de foires,
chansonnier triste et comédien,
je garde, au fond de ma mémoire,
plus d'amour qu'on ne saurait croire,
plus d'amour et d'espoir ancien...

Mais, sous mon noir manteau, plus sombre
qu'un ciel nocturne obstrué d'ombre,
j'ai caché vingt couteaux d'or fin !

Les passants des soirs de novembre
et les filles des carrefours,
parfois s'arrêtent, pour entendre
mes récits de gloire ou d'amour.

Je suis le beau marchand d'images ;
et j'ai cent âmes, cent visages,
suivant mon rêve et tour à tour !

Mais, quand mon chagrin qu'on ignore,
en mon cœur se révolte et mord,
dépouillant mon manteau qui flotte,
calme, parmi la foule idiote,
je jongle avec mes couteaux d'or !

Chacun me figure une peine,
une illusion dérisoire ;
j'en ai sept au gré de ma haine
et trois selon mon désespoir !
Leur essaim tourne et se déchaîne,
m'auréole et me transfigure !
Et leur vol, cruel et barbare,
brille au loin, tandis qu'il effare
l'ivrogne au seuil du bouge obscur !

Je suis le beau marchand de rêves !
Tous les tréteaux des fêtes brèves
m'ont vu, tragique et triomphant !
Et sur tous les chemins du monde,
j'ai porté mon orgueil qui fronde,
ma foi, mon angoisse et ma honte,
aux plis de mon manteau flottant !

Mais enfin je serai victime
de la volupté qui m'anime
quand je jongle au sein du malheur ;
car un des couteaux que je lance,
trop haut jailli de ma douleur,
viendra, s'enfonçant jusqu'au manche,
un beau soir me crever le cœur !

LE GESTE

Ton geste, qui jetait des roses,
est éternel comme la vie,
qui s'anime et se multiplie
au gré de cent métamorphoses.

Ton mouvement, paisible et nu,
dispensateur d'ombre ou de gloire,
est plus lointain que la mémoire,
et va finir dans l'absolu.

Le vol des roses que tu jettes
s'est posé, calme et tour à tour,
sur le triomphe, sur l'amour,
sur la mort et sur la défaite.

Le rythme de ton bras levé
suscite, évoque et prophétise ;
et rend la beauté qu'on méprise
à notre siècle réprouvé.

Et je t'aime, en dépit des choses,
ailleurs, plus loin que toi, plus haut,
pour avoir compris, comme il faut,
ton geste qui jetait des roses.

LE FOU

Sa vie est captive d'un songe,
qui met dans ses yeux, sur son front,
l'éclair d'un bonheur si profond
que le passant soupire et songe.

Il est roi d'un peuple orgueilleux
de chimères que rien n'arrête,
et qui l'entraînent en conquête
vers des trésors miraculeux !

A l'heure où les ombres s'étirent,
il attend au bord du chemin ;
tous les soirs il attend en vain,
sans pourtant cesser de sourire.

Car son rêve d'éternité
se réalise et se prolonge...
Il est roi du peuple des songes
et sait la grande vérité !

UN CONTE

La fille du Roi, quelle histoire !
L'autre nuit, m'entendant chanter,
me fit quérir, manger et boire,
puis prendre place à ses côtés !

Elle aime fort la poésie ;
et je la charmai, jusqu'au jour,
par cent complaints, bien choisies,
gais récits de guerre et d'amour !

Je m'en fus, sans peur ni reproche,
vêtu d'argent, comme un seigneur,
avec de l'or tout plein mes poches !...
Mais là s'est borné mon bonheur !

Car le lendemain, fer et flammes !
j'ai voulu rentrer au palais ;
mais la folle, (ah ! ces grandes dames !),
m'a fait chasser par ses valets !

CENDRILLON

Pour aller trouver à la brune
Cendrillon qui m'attend ce soir,
j'ai revêtu, paré d'espoir,
un long manteau d'ombre et de lune !

Au carrefour des Trois-pendus,
l'Ogre dormait dans la rosée...
Plus léger qu'un soupir de fée,
j'ai frôlé son corps étendu !

Mon cœur saute... Ai-je eu peur ? A peine !
Et voici le chemin tout droit !
Voici la maison de ma joie !
Voici la fenêtre où l'on m'aime !...

Les sœurs méchantes sont au bal ;
et Cendrillon, pâle d'attendre,
a tracé mon nom dans la cendre,
d'un doigt naïf et machinal.

PEAU D'ANE

Tristement je rôde et chemine,
passant pâle à jamais en deuil ;
et les servantes, sur le seuil,
jasent en se montrant ma mine.

Je vais au hasard des chemins,
portant ma peine et ma folie ;
car Peau d'Ane a trahi ma vie
et va se marier demain...

Tristement je rôde et chemine,
tremblant de rancune et d'effroi ;
car, pour suivre le fils du Roi,
elle a quitté notre chaumine.

L'anneau d'or, qui brille à sa main,
lui fait une âme que j'ignore...
Muet, sans bien comprendre encore,
je vais au hasard des chemins.

RIMEUR DE CHANSONS...

Rimeur de chansons, que sais-tu
de la vie et de ses fortunes,
toi qui vas, naïf et têtù,
paré d'ombre et coiffé de lune ?

Que sais-tu, rimeur de chansons,
de la douleur âpre et profonde ?
Tes désespoirs à toi ? Des sons !
Des rimes d'or qui se répondent !

Rimeur de chansons, que sais-tu
de l'amour et de sa folie ?
C'est en poèmes rebattus
que tu courtises tes amies !

Que sais-tu, rimeur de chansons ?
Des mots sonores qui font rire !...
Et les seuls vrais poètes sont
ceux-là qui souffrent — sans rien dire !

ÉMIGRANTE

Vous avez l'air d'une émigrante,
avec vos mains sur vos genoux,
vos mains de ferveur et d'attente...
Voici la pluie intermittente ;
le soir tombe, la brume augmente,
et nous avons froid tout à coup...

L'ombre pleut sur l'eau fugitive.
Est-ce notre avenir qui pleure ?
Comme il fait froid ! Comme il fait peur !
On voit à peine l'autre rive...
Ce chant confus qui nous arrive,
c'est la complainte du passeur...

Les pays clairs de notre envie
sont derrière la nuit, là-bas.
Mais, ce soir, la route assombrie
est dure à nos pieds déjà las.
L'espoir meurt au vent qui l'emporte ;
et nous irons, de porte en porte,
offrir, d'une voix qui sanglote,
nos chansons qu'on ne comprend pas !

Ce bruit des rames et des chaînes !...
La nuit tarde, le brouillard traîne ;
les gens dorment dans les maisons.
Mais notre inquiétude en peine
égare encor vers l'horizon
nos yeux de fatigue lointaine.

Le monde est vaste devant nous ;
et l'ombre peuple de légende
l'heure étrangère et le vent fou.
Notre feu baisse, hésite et tremble.
Savez-vous lire dans les cendres ?...
Ah ! Comme il fait noir tout à coup !

*M'en venant vers ton cœur volage,
vers ton amour couleur du temps,
paré d'azur et de printemps,
j'ai fait un long pèlerinage.*

*Les chansons de tous les pays
sont de souvenir et d'attente ;
et donc, en tous lieux où l'on chante,
je fus toujours bien accueilli !*

*Mélancolique et légendaire,
j'ai suivi mille et un chemins ;
et j'en oublie, un beau matin,
que j'étais parti pour te plaire !*

*Et, sans plus savoir où je vais,
désormais, ni pour qui je chante,
je poursuis ma route inconstante,
au gré des jours bons ou mauvais.*

LES CHANSONS DU CARREFOUR

I

*Puisqu'on n'a pas gardé pour moi
de place à la fête élégante,
et puisqu'une dame inconstante
m'en veut, sans qu'on ait su pourquoi ;*

*au lieu de vaguer dans la rue,
sous les fenêtres du palais,
parmi les gueux et les valets,
qui savent mes déconvenues ;*

*au Cabaret du Carrefour
j'irai m'asseoir avec ma peine,
et là, loin des courtisans blêmes,
rimer des chansons jusqu'au jour.*

*L'hôtesse est gentille et m'admire,
et je l'aime fort, car son vin,
son vin clair ne me coûte rien
qu'une caresse et qu'un sourire !*

I

Nous sommes les irréguliers,
dont on sourit, mais qu'on tolère ;
et qui, loin des chemins frayés,
s'en vont, nonchalants et lunaires.

Nous sommes les incohérents,
les irrésolus romantiques,
pour qui le lac, l'ombre et le vent,
quand vient la nuit, font leurs musiques.

Joyeux, quelquefois, sans raison,
ou bien désespérés sans cause,
en chemin faisant, nous rimons
des chansons folles ou moroses.

Et les gens trouvent singuliers
nos goûts, nos us et nos chimères...
Nous sommes les irréguliers
dont on n'a jamais rien pu faire !

II

Il fait un petit printemps bleu,
qui va, vient, recule et s'avance ;
hésite et se rapproche un peu,
en pleuvant par intermittences.

Il fait un petit printemps bleu...
Les jours, que le soleil traverse,
les jours s'en vont, mais chacun d'eux
s'attarde avec plus de tendresse.

Et, par des chemins imprévus,
quelqu'un, doucement, nous ramène
vers l'amour, qui semblait perdu,
vers ses plaisirs et vers ses peines.

A quoi bon détourner les yeux
de l'heure ingénue et charmante ?...
Il fait un petit printemps bleu
qui soupire et pourtant qui chante !

III

Un soir, paisible et rassurant,
 qui dure, enchante,
et fait luire un étroit croissant
 de lune indulgente...

Un soir égal, simple et berceur,
 si bleu, si tendre,
qu'on dirait qu'un peu de bonheur
 enfin va descendre...

Les passants passent, deux par deux,
 les mains unies ;
et tout le monde a l'air heureux
 pour toute la vie.

Et l'avenir, triste ou cruel,
 paraît facile,
et plus accueillant que le ciel
 sur la grande ville.

IV

Tout devient clair, simple et facile,
tout devient clair, facile et beau,
quand mon cœur s'anime à nouveau
sous le vol des rythmes agiles !

Ai-je, vraiment, voulu mourir ?
Ai-je été seul ? Ai-je été triste ?
Tout s'éclaire, et plus rien n'existe
hors mon caprice et mon plaisir !

L'azur infini qui s'éploie,
l'air odorant, l'onde et les fleurs,
tout fait accueil avec ferveur
au Dieu qui préside à ma joie !

Et moi, tel un prêtre exaucé,
les bras ouverts, l'âme affranchie,
je jette un défi vers la vie
et vers l'enfer des jours passés !

V

Si j'étais poète, soudain,
comme Paul Fort ou Francis Jammes,
aurais-je, un soir, assez de larmes
pour louer Dieu de mon destin ?

Fou de joie et d'impatience,
je bondirais, libre, indompté,
comme un enfant vers la clarté
du tout premier jour des vacances !

Puis je m'apaiserais, sentant
s'ordonner dans mon âme claire
du plaisir, pour ma vie entière,
et du bonheur jusqu'à cent ans !

Et toi, que les vers font sourire,
hélas, et bâiller, tour à tour,
que penserais-tu, mon amour,
de me voir heureux sans rien dire ?

VI

Je veux, puisqu'il faut que tout passe
et meure un jour,
faire ainsi qu'il reste une trace
de notre amour.

Ce n'est qu'une humble mélodie
qui flotte au vent ;
mais je mets mon cœur et ma vie
pour toi dedans.

Ce n'est qu'une chanson banale,
en mots bien vieux ;
mais j'y mets tes bras, tes mains pâles,
et tes cheveux...

Je laisse aux autres leur science
et leur talent,
pour parler, ainsi que je pense,
tout simplement.

VII

Si j'étais riche, et point avare,
je ferais coudre, tout d'abord,
trois beaux rubans, d'azur et d'or,
au manche usé de ma guitare !

Tu aurais mille et un chapeaux,
fleuris de roses naturelles ;
tu serais partout la plus belle,
et moi je serais le plus beau !

Tu porterais, à tes mains claires,
des bijoux tout exprès pour toi !
Tu aurais l'amour de ton choix
et tout ce qui pourrait te plaire !...

Si j'étais riche, en moins d'un an,
je serais pauvre et famélique !
Pour des Espagnes chimériques
prenons passage, en attendant !

Mon bon trésor de rimes rares
va durer un mois, pour le moins !
Je te dirai, si tu veux bien,
des vers qui te vaudront la gloire !

Sous tes chapeaux de quelques sous
tu ne seras pas moins gentille :
Tout n'est pas or dans ce qui brille,
et notre richesse est en nous !

VIII

Tu m'as dit, un soir, tu m'as dit,
presque troublée et presque tendre :
« Mon cœur commence à te comprendre.
Est-ce l'amour qui vient ainsi ? »

Tu cherchais un peu tes paroles,
comme un enfant qui se réveille ;
et tes yeux clairs étaient pareils
aux yeux divinisés des folles !

C'était si pur et si lointain,
oh ! ma cigale vagabonde,
que je n'aurais pu te répondre
autrement qu'en joignant les mains !

Était-ce enfin l'amour ! Peut-être...
Mais je pense à lui plus souvent,
depuis ce jour, furtive enfant,
où tu croyais le sentir naître.

IX

C'est Dimanche aujourd'hui. Tu m'aimes,
dis-tu, pour la première fois...
Tes yeux sont plus graves ; ta voix,
presque tendre, n'est pas la même.

Tu me dis : « Nous avons le temps ;
il n'est pas tard, dormons encore... »
Et le matin, vif et sonore,
danse au soleil intermittent !

Oh ! lente torpeur ! Frais silence,
accru par les bruits du matin !
Qui sommes-nous ? Je me souviens
des bons réveils de mon enfance !

Et mon rêve, éloigné de toi,
traversé de lueurs soudaines,
me rend mes tristesses lointaines
et mon sourire d'autrefois.

X

Petits riens, petites chansons,
petits airs, furtives cadences ;
petits plaisirs, menus frissons,
petits sanglots sans importance ?

Mais oui. C'est vrai ! Petits bonheurs,
légers lyrismes de romance,
fragiles battements d'un cœur
sans amertume et sans outrance !

Pourquoi pas ? Nos rêves, nos pleurs,
seront-ils moins purs, moins sincères,
pour s'énoncer, avec douceur,
en mots lents ou crépusculaires ?

Et notre vie n'est-elle point
qu'instantanés alternés de lumière
ou d'ombre, instants brefs, petits riens,
mais où vibre notre âme entière ?

XI

C'est du temps perdu, ma petite,
que ces grands espoirs d'être heureux !
Aimons-nous, bien fort et bien vite,
selon nos cœurs aventureux !

C'est du temps perdu que ces rages
et ces défis jetés au sort !
Aimons-nous, sans pleurs d'un autre âge,
sans romantisme et sans remords !

Vois, l'heure tourne à la pendule,
et tes grands serments indignés,
tes grands projets, sont ridicules
comme un chapeau de l'an dernier !

Le soir se meurt contre nos vitres,
l'instant seul qui passe est à nous...
Aimons-nous bien fort, ma petite,
sans gestes vains, sans propos fous !

XII

L'amour, avec sa majuscule
et ses rimes de grand gala,
nous paraissait, en ces temps-là,
un peu poncif et ridicule !

Ah ! le pauvre amour des romances
et des lyrismes qui délirent !
Nous lui réservions le sourire
qu'on a pour les rois en enfance !

Jusqu'au soir où, naïf et nu,
l'amour a franchi notre porte...
Nos cœurs ont adoré sa force ;
nos yeux ne l'ont pas reconnu !

Il était jeune et simple et grave,
et nous présentait un miroir,
où, soudain, nous pûmes nous voir
à genoux et chargés d'entraves !

XIII

Ah ! quel triste ciel, faible amie,
triste enfant qui pleures ce soir,
pauvre enfant, lasse de vouloir,
ah ! quel triste ciel sur ta vie !

Le grand vent fait voler, sans fin,
les lourds nuages de novembre...
Ah ! pâle enfant, lasse d'attendre,
quel triste ciel sur ton destin !

Comment faire, pour vivre encore,
sans ce peu d'espoir qui finit ?
Demain, plus mauvais qu'aujourd'hui,
déjà se lamente et s'éploie !

Frêles mains, jointes sur ton cœur...
Fragile cœur à l'agonie...
Ah ! quel triste ciel sur ta vie,
pauvre enfant, sans foi ni bonheur !

XIV

Dans mon cœur j'ai pour toi, pauvre âme,
des trésors de tendre pitié ;
j'ai de l'amour extasié
pour toi qu'on méprise ou qu'on blâme.

Quand j'ai vu qu'un désert d'ennui,
sans répit, mirages ni grèves,
se prolonge autour de tes rêves,
d'où tous bons présages ont fui ;

j'ai voulu, pâle abandonnée,
dans l'ombre où se cachaient tes pleurs,
te donner un peu du bonheur
dont te privait la destinée.

Mais ma voix venait de trop loin ;
tu n'as pu ni voir ni comprendre...
J'ai des trésors de pitié tendre
pour toi qui poursuis ton chemin.

XV

Voici revenir ces journées
de silence et d'accablement,
où t'environne, obscurément,
l'ennemi de ta destinée.

Oh ! jours de stupeur et d'effroi !
Jours de révolte et de colère !
Tu vas, traqué par l'adversaire,
et Dieu s'est éloigné de toi !

L'effroyable ennui qui t'écrase,
s'empare, et pour l'éternité,
de ton cœur, jadis visité
par le plaisir et par l'extase.

Oh ! jours de péril et d'erreurs !
Jours maudits ! Quel sera leur nombre ?
Et que vas-tu souffrir dans l'ombre
avant l'instant libérateur ?

XVI

Si souvent j'ai cru, si souvent,
découvrir, au bord de ma vie,
la retraite où se réfugie
mon espoir naïf et fervent ;

si souvent j'ai cru, las d'attendre,
et las d'implorer sans répit,
gagner le refuge et l'abri
d'un peu d'amour paisible et tendre ;

mais, si souvent, je n'ai trouvé
que mensonge ou qu'indifférence,
qu'à bout de force et de souffrance,
et puni d'avoir trop rêvé ;

taciturne et la tête basse,
je vais, désormais, sans effort,
et sans plus demander au sort
que la pitié du vent qui passe.

XVII

Le talent qui fut, un jour,
presque jusqu'à la folie,
le grand orgueil de ma vie,
s'en est allé sans retour.

Il m'a fui, las de me suivre
et de m'assister en vain ;
et je reste seul soudain,
sans plus rien qui m'aide à vivre !

Les chemins du paradis
sont pleins d'ombre et de mensonge ;
et je ne sais plus qu'en songe
les poèmes que j'ai dits !

Sans plus rien qui me délivre
ou qui m'exalte en secret,
comment faire, désormais,
pour continuer à vivre ?

XVIII

Les miroirs des cafés nocturnes
me montrent, parmi leurs clartés,
mon front, maussade, taciturne,
et qui n'a jamais enfanté.

Comme les miroirs multiplient,
en les parant de feux menteurs,
les apparences du génie,
de la tendresse et du bonheur !

Mais aussi, comme ils accentuent
et décuplent, jusqu'à la mort,
la ride et le chagrin qui tue,
la meurtrissure et le remords !

Les miroirs des cafés nocturnes...
Je m'y vois morne et déjà vieux,
portant, sous mon front taciturne,
un vain trésor prestigieux.

XIX

La nuit, plus tendre que l'amour,
lentement descend vers la terre,
pour y dorloter, jusqu'au jour,
les cœurs trahis ou solitaires.

Le vent, plus doux que le baiser,
se prodigue, à travers l'espace,
aux fronts maudits ou méprisés...
Le vent profond passe et repasse.

Pauvres cœurs, leurrés trop souvent,
et vous, tristes fronts toujours sombres,
acceptez les baisers du vent
et tout l'amour épars dans l'ombre !

Car c'est pour vous que le destin
prive d'étreintes consolantes,
pour vous seuls que la nuit revient
et que le vent caresse et chante.

XX

Pour n'être plus déçu jamais
par la vie adverse et méchante,
au gré des jours et des regrets
j'ai fait trois chansons consolantes.

Dans la première j'ai conté
mes espoirs, dont rien ne demeure,
mon désir, jamais contenté,
d'être aimé, ne fût-ce qu'une heure.

La seconde est qu'il ne faut pas
demander au sort autre chose
qu'un peu de soleil et, parfois,
l'arome imprévu d'une rose.

La dernière exalte la mort...
Mais, quand j'ai chanté la dernière,
j'écoute, aujourd'hui comme alors,
une voix qui soupire : « Espère... »

XXI

Viens et prenons courage un peu,
mon âme, reprenons courage ;
regardons ce petit ciel bleu,
cet arbre pâle et ce nuage !

Viens, mon âme, et sèche mes pleurs ;
vois : notre route est longue encore ;
acceptons ce petit bonheur
qui sur notre seuil vient d'éclore !

Le vent sent bon car il a plu ;
dans les jardins qui se reposent,
le parfum des bosquets touffus
se mélange à l'odeur des roses.

Du ciel, un rameau balancé,
des rumeurs, des fleurs endormies,
mon âme, n'est-ce point assez
pour nous faire oublier la vie ?

XXII

Il y a du lierre au-dessus
d'un mur triste où s'ouvrent des roses ;
et le calme aspect de ces choses
console mon désir déçu.

Il y a, dans le ciel tranquille,
tant de paix, tant d'infini bleu,
que l'oubli descend, peu à peu,
vers mon cœur naïf et docile.

C'est un soir tel que bien des soirs,
un soir paisible et plein d'haleines ;
mais il met soudain sur ma peine
tant de silence et tant d'espoir,

qu'oublieux de toute la vie,
de tout le mal, de tout l'amour,
je pense être heureux pour toujours,
sans plus de regret ni d'envie !

XXIII

Enferme ta douleur en toi,
dans le plus secret de ton être.
N'en laisse rien voir ni paraître...
Elle est ton bien : Respecte-la.

Enferme ta douleur en toi
comme un don précieux et rare.
Savoure-la seul, en avare...
Tu n'as qu'elle au monde : Aime-la.

Enferme ta douleur en toi
pour ne pas attrister les autres ;
et si tu souffres par ta faute,
alors surtout ne te plains pas.

Enferme ta douleur en toi.
Rends-la profonde, grave et belle...
Tu trouveras ta force en elle
et ta raison d'être ici-bas.

XXIV

Pourquoi tant craindre l'avenir ?
Tu connais ce qu'il peut t'offrir
et tout le mal qu'il doit te faire...
Va, patiente et persévère !

Et pourquoi t'en prendre au passé
de n'avoir jadis exaucé
ni ton désir ni ton attente ?...
Va, persévère et patiente !

Chaque jour apporte avec lui
son lot de plaisir ou d'ennui :
Fais accueil aux jours, d'heure en heure ;
et sache être seul quand tu pleures.

Souris parfois ; suis ton chemin ;
prends ta part du mal et du bien,
du ciel, du silence et du rêve...
Et songe aussi que tout s'achève.

XXV

Si l'amour, un jour, doit venir
au-devant de toi qui l'implores,
c'est un secret que l'avenir
à ton cœur jaloux cache encore.

Et si l'amour doit t'apporter
le tourment, qui ronge et déchire,
ou la paix d'un rêve exalté,
ton destin seul saurait le dire.

Cesse donc, d'un œil anxieux,
d'interroger l'onde et la grève ;
chaque jour te révèle un peu
l'avenir où vivent tes rêves.

Patiente, et va ton chemin,
mais d'un cœur calme et perspicace ;
car le temps coule et ton destin
va t'apparaître face à face.

XXVI

Simple plaisir, calmes espoirs...
Calme bonheur et simples rêves...
Rien n'est meilleur que d'être au soir
d'un jour de bon travail sans fièvre !

Le silence approuve et bénit
mon cœur qui redevient crédule...
Rien n'est meilleur que d'être assis
devant sa porte au crépuscule !

Je reviens de loin, de très loin ;
le sort m'a puni sans relâche ;
et j'ai connu que tout est vain,
sauf de faire humblement sa tâche.

Sage bonheur et simple orgueil
de renoncer et de se taire...
Demain, qui doit me mettre en deuil,
me verra calme et sans colère.

XXVII

L'ennui qui, ce soir, m'est venu,
front triste et paupières baissées,
n'est pas nouveau pour ma pensée,
qui, sans effroi, l'a reconnu.

C'est un ami de mon enfance
qui partout m'escorte en chemin,
souvent de près, parfois de loin,
mais sans répit ni défaillance.

Ses retours ne me font plus peur ;
sa place est prête, il est mon hôte,
et nous vieillirons côte à côte...
Il sait la raison de mes pleurs,

il voit le tourment de ma vie ;
et c'est, par un soir pluvieux,
lui qui me fermera les yeux,
pour la nuit dernière et bénie.

XXVIII

Quand on m'aura couché, tout froid,
dans le dernier lit de ma vie,
avant pour toujours qu'on m'oublie,
je veux qu'il ne reste de moi

qu'une chanson, douce à entendre,
calme et nonchalante, et, pourtant,
qui laisse entrevoir le tourment
de mon cœur fragile et trop tendre.

Oh ! cœur, toujours ivre ou déçu,
toujours épris, leurré sans cesse,
faut-il dire et votre faiblesse
et vos grands désirs d'absolu ?

Non ; la plainte est stérile et vaine ;
et je veux, taisant mon émoi,
qu'un jour il ne reste de moi
qu'une chanson lente et lointaine.

*Voici venir le petit jour.
Et voici, terne et clignotante,
que languit la suprême lampe
au Cabaret du Carrefour.*

*Car voici poindre et planer l'aube ;
et c'est l'heure où rentrent chez eux,
malcontents, dolents et frileux,
les derniers attardés qui rôdent.*

*Qu'il est bon, ce vent du matin,
si fort, si strident d'hirondelles !
Et que la ville est simple et belle,
et que l'avenir est certain !*

*Retrouve ton âme et ta force,
oh ! poète ! Et redresse-toi,
pour joindre, avec ardeur, ta voix
au cantique exalté des cloches !*

*N'es-tu point jeune et fier encor,
assez fier, assez plein d'audace,
pour oser contempler en face
le monde et l'amour et la mort?*

*Cours donc te mêler à la vie!
Baigne ton front las dans l'air bleu!
Puis redescends, d'un pas joyeux,
vers la ville encor endormie!*

PETITES CHANSONS DU BORD
DE L'EAU

I

Lente, avec des remous soudains,
l'eau passe, passe et passe encore,
au long des prés et des jardins
que l'été pavoise et décore.

Bleue, avec des reflets mouvants,
l'eau prolonge, indolente ou vive,
selon l'heure et selon le vent,
l'aspect varié de ses rives.

Câlme et rauque, tour à tour,
et, tour à tour, profonde ou claire,
sa voix trahit, au gré des jours,
la paix, la crainte ou la colère.

Et quand tout bruit, discord ou vain,
s'est tu parmi l'ombre opportune,
elle accueille et transforme enfin
le visage errant de la lune.

II

Il pleut sur l'eau du fleuve gris,
doucement, sans hâte et sans trêve ;
et doucement il pleut du rêve
sur les arbustes rabougris.

Du brouillard traîne sur les berges,
sur l'eau triste et sur la forêt...
Il pleut du rêve et du regret
sur la grand'route et sur l'auberge.

Hilda, la fille du passeur,
brode auprès du feu qui palpite ;
l'aiguille va, toujours plus vite,
et déjà m'a percé le cœur !

Comment faire et comment lui dire ?
L'horloge bat toujours plus fort ;
soudain la fille aux cheveux d'or
me regarde et se met à rire !...

Et puis, au bruit des gonds plaintifs,
le père entre avec sa lanterne...
Et l'on voit trembler dans l'eau terne,
un éclair brusque et fugitif.

III

Les flots s'en vont et s'en viennent,
lents et brusques tour à tour...
Du plus loin qu'il me souvienne
en vain j'ai cherché l'amour.

Les flots roulent et s'élancent,
sans but, sans repos ni fin...
Dès les jours de mon enfance
j'ai cherché l'amour en vain.

Les bateaux glissent et passent
au bas du ciel azuré...
Ma jeunesse est enfin lasse
de poursuivre et d'espérer.

Les grands rochers noirs s'égouttent
sur le sable d'argent fin...
Ma destinée est, sans doute,
de toujours chercher en vain.

IV

La lune est, sur l'eau qui miroite,
comme un pont de nacre et d'argent,
comme un pont fragile et changeant,
posé sur la rivière étroite.

Les parfums des arbres, des fleurs,
ont peuplé l'ombre et le silence
de tant d'amour et d'indolence
que vos yeux graves sont en pleurs...

Le chant des grillons, qui persiste,
par instants cesse et va mourir ;
et nous nous sentons défaillir,
d'un bonheur ineffable et triste.

Et je vous regarde, en songeant
au vol des heures fugitives...
La lune est, sur l'onde plaintive,
comme un pont de nacre et d'argent.

PETITES CHANSONS PAR LA PLUIE

*Tes souvenirs les plus lointains
sont baignés de brume infinie ;
et ton cœur est né sous la pluie
par un gris Dimanche matin.*

*Ta vie a connu la souffrance
dans un lent pays de brouillards.
Mon cœur, il a plu tous les soirs
autour des pleurs de ton enfance.*

*Un goût de tristesse et d'adieu
se mêle aux baisers que tu donnes ;
et des rêves d'arrière-automne
l'ont précédé de lieu en lieu.*

*Le parfum des branches mouillées
suit ton âme et flotte alentour ;
et, dès lors, il pleuvra toujours
à l'horizon de tes pensées.*

I

Dans le pays où tu es née,
il y a de grands marécages,
des souvenirs et des présages...
Et il pleut toute la journée.

Tu cousais près de la fenêtre.
La lampe éclairait dès quatre heures...
Tu rêvais d'un autre bonheur,
tu rêvais, tu priais peut-être.

Maintenant que tu es partie
loin des canaux et des brouillards;
souvent je vois à tes regards
que tu regrettes ta patrie.

Et moi, qui aime les nuées
et les lampes des soirs étroits,
je voudrais vivre auprès de toi
dans le pays où tu es née.

II

C'est un moment de toute la vie,
c'est un moment quelconque et lent.
La rue s'agite, et, simplement,
le soir tombe avec la pluie.

J'ai déjà vu, souvent, bien souvent,
tomber la pluie avec le soir,
et se mêler les passants noirs
avec l'ombre qui descend.

Mais je n'avais pas encor compris
la détresse du soir des villes,
et la douleur des cœurs stériles,
quand vient l'ombre avec la pluie.

Et tu t'en vas, parmi cette boue,
et ces rumeurs et ces malheurs,
tandis qu'une vague de pleurs
gonfle ton cœur, tout à coup.

III

Maman, j'ai mal de cette pluie
et de ce parfum d'autrefois !
Maman, prends mes pleurs contre toi,
et que ton baiser les essuie.

Voici, c'est l'octobre et l'adieu ;
c'est le grand vent qui se désole,
et le dur chemin de l'école...
Et c'est des larmes plein les yeux.

C'est le départ lent dans la pluie
et l'effroi des derniers regards...
Ah ! quel souvenir pour plus tard,
sur le dur chemin de la vie !

Et c'est tout ce qu'on ne dit pas
pour essayer d'être moins tristes...
C'est la pluie en travers des vitres...
Maman, prends mes pleurs contre toi.

IV

Fermons les yeux, ne parlons plus ;
soyons en rêve, soyons seuls,
puisque, ce soir, tout nous salue
et que l'ombre pleut sur les feuilles.

Oublions la peine et l'erreur
qui, hier encor, étaient les nôtres.
Si je soupire et si tu pleures,
ce n'est plus ni ma ni ta faute.

Écoute : le jardin murmure,
se donne à l'ombre et se repose.
Pourquoi songer au mal futur ?
Acceptons le conseil des choses.

Fais-toi petite auprès de moi
comme un enfant qui se confie ;
et, pour un soir, sans autre émoi,
laissons-nous mener par la vie.

Laissons-nous conduire au hasard ;
et, selon l'ombre qui s'égoutte,
oublions qu'il est des départs
et qu'on tremble au tournant des routes.

V

Paul Fort, je te donne ces vers,
car, un soir, tu as vu mes larmes ;
et tu connais toute mon âme
d'enfant tendre qui a souffert.

Mon orgueilleuse volonté
sanglote à genoux comme on pleure...
Ah! Paul Fort, tu connais mon cœur
et ses désirs d'éternité !

Que faire d'un cœur qui s'obstine
à toujours vouloir tout ou rien ?
Oui, dis-moi, que fais-tu du tien,
quand il déchire ta poitrine ?

Mourir déjà? Vivre quand même ?
Trouver l'oubli qui désespère ?
Paul Fort, je te donne ces vers
et toute la détresse humaine !

VI

Cros, nous avons souffert ensemble
d'un vieux désir, toujours nouveau...
Le soleil tourne, le soir tremble,
et la lune danse avec l'eau.

Un vieux désir inguérissable
a mordu nos cœurs acharnés...
Voici la pluie intarissable,
et voici nos pleurs alternés.

Où irons-nous vivre nos vies,
si rien ne répond à nos vœux ?
Nos cœurs seraient-ils sans patrie,
sans demeure, sans feu ni Dieu ?

Que ferons-nous de notre force
et de nos grands désirs jaloux ?
Mais la pluie danse avec l'eau morte,
et voici l'aube... Où irons-nous ?

VII

Quand j'ai fait ces vers à Paul Fort,
est-ce bien moi qui les ai faits ?
J'en doute un peu. J'étais dehors ;
il faisait soleil ; il pleuvait.

C'est au coin de la rue Daguerre
que, soudain, j'entendis ces mots :
« Paul Fort, je te donne ces vers... »
Et le reste vint aussitôt.

Petite flamme, claire à peine,
petite fête intérieure,
tu vacilles sous mon haleine,
et tu vas mourir tout à l'heure.

Encor un instant, par pitié !
Car ce sera la nuit profonde,
où j'irai, lourd, traînant les pieds,
et maudit, comme tout le monde !

VIII

Je te donne ces vers d'octobre,
parce que tu es simple et triste,
et que tu aimes ces champs d'ocre
où le demi-soleil hésite ;
parce que tu es lente et douce,
et que tu aimes cette route
et son odeur de feuilles rousses.

Je te donne ces vers d'octobre
où le premier feu fume et chante,
parce que tu es triste et lente,
et que tu aimes ces vignobles
trempés de pluie intermittente ;
parce que tu es douce et triste,
et que tu aimes, sur nos vitres,
ce bruit qui pleure et qui crépite.

Je te donne ces vers d'octobre...
Souviens-toi : C'était en novembre,
à l'heure où le soir se dérobe,
à l'heure incertaine où les lampes

se poursuivent de chambre en chambre...
Je te donne ces vers qui tremblent,
et qui te diront ma fatigue,
le chagrin de mon cœur avide,
et mes regrets d'enfant prodigue.

IX

Mets-toi là ; donne-moi tes mains...
Oublions qu'il est des chemins,
des horizons, des lendemains...
Soyons petits, cachés, fragiles ;
et défendons à nos regards
d'aller plus loin que le brouillard
assoupi sur les fleurs tranquilles.

Fermons ces livres décevants.
Oublions ; soyons deux enfants,
craintifs, secrets, blottis, crédules...
Le passé jase à la pendule ;
Barbe-bleue ne reviendra pas ;
l'Ogre dort, si loin qu'on l'oublie ;
et Mélisande se marie ;
et Maleine en deuil chantera...

Soyons deux enfants côte à côte.
Oublions qu'il est des chemins,
des horizons, des lendemains,
des pleurs, des remords et des fautes...

Enfermons nos cœurs l'un dans l'autre ;
et nos cœurs n'iront pas plus loin
que la fenêtre où le jardin,
paisible d'être seul au monde,
se berce au gré du soir qui tombe.

*Mon passé m'a pris par la main
vers un soir d'octobre et de pluie.
Puis il m'a dit : « Voici ta vie :
Du brouillard sur un grand chemin.*

*De longs adieux, des baisers tristes ;
du remords et du souvenir...
Vois maintenant ton avenir
où l'automne dure et persiste.*

*Il pleut sur ton bonheur secret,
sur ton amour caché de brumes ,
et tes heures s'en vont, chacune,
au gré du rêve ou du regret.*

*Tu auras beau prier et croire
en cherchant l'azur infini,
c'est à jamais qu'il fera gris
à l'horizon de ta mémoire. »*

PETITES CHANSONS

I

I

Mon maître, Henri, n'eut pas honte,
quand vint l'amour et la déception,
de faire, un jour, de simples chansons
avec ses douleurs profondes.

Mon maître, Henri, n'a pas craint,
lorsqu'il pleurait des larmes amères,
d'écrire, un soir, des chansons légères
avec ses plus grands chagrins.

Car la peine la plus vive,
le plus souvent reste au bord du cœur ;
souvent aussi le plus clair bonheur
s'exprime en chansons furtives...

Comme a fait mon maître, Henri,
je veux, rimant des strophes restreintes,
dire, à mon tour, ma joie et ma crainte,
mais sans gestes et sans cris.

II

Il faisait bien noir, ma petite,
il faisait bien terne et bien froid,
il faisait bien tard et bien triste ;
et c'était vendredi, je crois.

Novembre, avec tous ses présages
de solitude et de chagrin,
gémissait dans le vent d'orage,
autour de ton cœur et du mien.

Il faisait bien triste et bien sombre,
il faisait bien tard ; et pourtant,
malgré les menaces de l'ombre,
malgré l'heure et malgré le vent,

tu as mis ta main dans la mienne,
et j'ai mis près du tien mon cœur...
Quand faudra-t-il qu'il nous souvienne
de ces présages de malheur ?

III

Oh ! clair visage, de lumière
et de candeur environné !
Lèvres douces, douces paupières,
tendres yeux jamais détournés !

Mains plus paisibles, plus bénies
que souffles parfumés d'Avril,
mains dont le geste puéril
peuple de fleurs toute ma vie !

Corps souple et pur, corps précieux,
paré de songes, corps esclave !
Source et trésor mystérieux
d'infini calme et d'amour grave !

Tout cela, mon cœur, si divin,
si fragile en son ignorance...
Ne trembles-tu pas, quand tu penses
à l'au-delà des jours prochains ?

IV

Ton pays natal est paisible
comme un Dimanche égal et sage ;
et sur les chemins de halage
passent des anges invisibles.

La lumière d'après-midi
glisse en rayons sur les toits roses,
où les ramiers calmes reposent
tendrement leur vol alourdi.

Dans le jardin aux roses noires,
tu marchais, la main sur tes yeux ;
tandis que le vent paresseux
déroulait tes rubans de moire.

Que cherchais-tu, vers l'horizon,
si loin des anges invisibles ?
Et ta mère lisait sa Bible
à la fenêtre aux rideaux blonds.

V

Je te regarde... Tu t'occupes
à coudre je ne sais trop quoi.
Tes jambes bougent sous ta jupe...
Comme il fait calme autour de toi!

Quel silence auprès de ta vie!
Oh! mon plaisir, comment fais-tu
pour conserver tant d'harmonie
à ton sort triste et combattu?

Je te regarde; et tout s'apaise,
tout s'ordonne au gré de mon cœur.
Le retour des heures mauvaises
désormais ne me fait plus peur.

Tes cheveux luisent... Le soir tarde.
Pourquoi songer à l'avenir?
Paix sur nos cœurs!... Je te regarde...
Alors tu souris, sans rien dire.

VI

La beauté du nouvel amour
est moins dans l'étreinte irritante,
que dans la découverte lente
d'un cœur livré jour après jour.

Elle est moins dans l'ardeur profonde,
que dans l'abandon graduel,
alternatif et mutuel,
de deux âmes qui se confondent.

On croyait, peut-être, à un jeu,
à quelques heures libertines ;
mais, tour à tour, on se devine,
et on s'échange peu à peu.

Et si tendrement qu'on s'étonne,
tandis que naît l'amour nouveau,
de découvrir, à tout propos,
combien, soi-même, on se transforme.

VII

La lampe est rose sur la table,
près du poème inachevé,
tandis que fuit, comme du sable,
l'instant par nos rêves rêvé.

Ah ! comme il fait triste en nous-mêmes !
Vous êtes là ; mais, cependant,
je ne sais plus si je vous aime,
et je tremble en vous regardant.

Nous avons rêvé tant de choses,
quand le destin nous séparait,
que, ce soir, sous la lampe éclose,
nous souffrons du même regret.

Le doute entre nous rôde et rampe ;
et l'instant, que j'ai cru si beau,
s'éloigne en laissant sous la lampe
la place exacte d'un tombeau.

VIII

Rien n'afflige ton cœur en peine,
ton cher cœur d'enfant qui s'ignore,
comme la légende où Maleine
souple auprès d'une eau qui dort.

Il y a, parmi le feuillage,
on ne sait quoi de sanglotant ;
et des regards phosphorescents
rôdent au ras des marécages.

Un jet d'eau râle, un astre tombe...
Qui donc a effrayé les cygnes ?
Un grand éclair muet désigne
le château mort comme une tombe.

Et tu ressembles à Maleine,
avec tes yeux clairs qui mendient,
et qui demandent à la vie
le secret de ton cœur en peine.

IX

Tu es à la fois toutes celles
qu'en des soirs lointains j'aimai tant.
Tu es Bérénice et Monelle,
et Maleine aux cheveux flottants.

Tu es celles que j'ai chéries
dans mes songes crépusculaires.
Tu es la petite Marie
qu'aima le Chevalier Valbert.

Tu es aussi l'enfant fragile
que j'aimai quand j'avais quinze ans ;
et sur tes lèvres puériles,
je baise mon passé vivant !

Tu es celles que j'aime encore,
là-bas, dans l'avenir profond.
Tu es Mélisande et Mamore,
et tu es celles qui viendront.

Tu es l'une des sept Princesses,
et l'une des filles du roi ;
et tant d'autres, peine, tendresse
et repentir... Et tu es toi.

X

Ce bonheur, que tu réclamais,
non sans colère et amertume,
Dieu te l'offre ; aussi, désormais,
bénis Dieu d'un cœur sans rancune.

Il est là, tangible, certain,
baigné de calme et de silence ;
et tu n'as qu'à tendre la main
pour t'assurer de sa présence.

Tu l'avais rêvé plus ardent,
plus aigu, plus jaloux peut-être ?
Laisse-le faire et sois prudent ;
bénis-le : tu n'en es pas maître.

Souviens-toi : songe à tes regrets ;
songe à ton cœur blessé de craindre.
Et va : ton destin, désormais,
n'aura plus le droit de se plaindre.

XI

Chaque matin je me réveille
avec l'effroi que mon bonheur,
fatigué d'habiter mon cœur,
ne m'ait quitté pendant mon sommeil.

Quand je sens qu'il s'attarde encore,
je le possède jusqu'au soir,
en redoutant alors de voir
intervenir la prochaine aurore.

Mais les jours passent, et les nuits ;
et je sais bien que mon bonheur
peut me délaisser tout à l'heure,
ou que je vais me lasser de lui.

Et c'est pourquoi, fermant les yeux,
je m'accoutume à l'ombre close,
pour savoir me passer des choses,
et n'avoir plus besoin d'être heureux.

XII

Ton charme ambigu, ton attrait,
divers et double, ont fait ma vie
plus ornée et plus infinie
que tous mes vers ne le diraient !

Tu portes, dans ta chair fragile,
tant de légende et de beauté,
que mon amour, à tes côtés,
n'est qu'un miroir toujours docile !

Tu viens de si loin jusqu'à moi,
selon tant de métamorphoses,
tant de cadences, tant de poses,
tant d'élan, de calme ou d'effroi ;

tu recèles tant de mystère,
que mon plaisir n'aura jamais
l'orgueil, pour toujours satisfait,
de te posséder toute entière !

XIII

Les regards te font plus jolie ;
et tu t'émeus, sous les regards,
comme un lac au soleil du soir,
et comme un lilas sous la pluie.

Tu perçois l'envie et l'ardeur
de leurs caresses fugitives ;
ta bouche tressaille et s'avive,
tes yeux s'ouvrent, paisibles fleurs.

Tu prends aux regards qui t'admirent
leur infini mytérieux ;
et tu concentres, parmi eux,
tant d'amour impossible à dire,

que tu m'embrasses tout à coup,
défaillante et presque pâlie...
Les regards te font plus jolie,
et je t'aime en eux, malgré tout.

XIV

La Seine, nocturne et diverse,
glisse avec ses reflets mouvants
des feux rouges et des feux blancs.
L'heure est trouble et il pleut à verse.

Ces lueurs, ces lueurs qui tremblent,
sont un peu de mon âme en rêve.
Que l'heure est longue ! J'ai la fièvre ;
et j'attends sur le Pont au Change.

On voit la clarté des théâtres...
Le bonheur de ces gens qui vont,
n'est pas d'attendre au bout d'un pont...
Ah ! que l'heure passe et se hâte !

L'asphalte brille. Il fait grand vent ;
et ce vent c'est encor moi-même,
qui regarde glisser la Seine
avec tous ses reflets mouvants.

XV

L'odeur de ton corps, quand tu m'aimes,
est plus chère à ma volupté,
que le vent du soir, en été,
quand il a flâné sur les plaines.

L'odeur de ton corps! Doux parfum,
où s'anime un parfum sauvage
de frénésie et d'esclavage
quand nos corps fervents ne font qu'un!

Je me souviens... La lampe calme
éclairait ton corps en sueur ;
tes yeux méchants me faisaient peur,
et je te blessais jusqu'aux larmes.

Et rien n'était plus irritant
pour mon désir à la dérive,
que l'odeur de ta chair captive
contre ma chair, étroitement.

XVI

Le soir, égal et rassurant,
vers nos pensers glisse et s'incline ;
les calme, les charme et nous prend
dans ses parois d'ombre câline.

Grave, sans ruses ni regrets,
le soir, étroit comme une chambre,
nous berce à mots doux et discrets,
si bas qu'à peine on peut l'entendre...

Soir naïf autour de nos cœurs,
soir ingénu, soir qui nous aimes,
et qui mets sur notre bonheur
tant de caresses, tant d'haleines,

soir simple, apprends-nous à jamais
la confiance qui délivre ;
et laisse, en t'en allant, ta paix
dans nos corps inquiets de vivre !

XVII

Nos mains, nos genoux rapprochés,
nos cœurs, l'un vers l'autre penchés,
nos fronts unis, nos lèvres jointes,
le silence et la lampe éteinte ;

tout cela que j'avais rêvé,
tout cela qu'enfin j'ai trouvé,
tout cela, paisible et si tendre
que j'ai peine à le bien comprendre ;

tout cela c'est nous, nous et moi ;
c'est ma langueur et ton émoi,
c'est notre chair et notre vie,
et c'est nos âmes réunies...

Alors pourquoi, pourquoi, soudain,
ce désir de fuir qui m'étreint ?
Et pourquoi, saurais-tu le dire,
cet espoir en toi qui soupire ?

XVIII

Voici le jour et bientôt l'heure ;
 oui, l'heure et le jour...
Ah ! que dire à ce cœur si lourd,
 que dire à mon cœur ?

Ah ! comme il bat, secret, profond,
 mon cœur intrépide !
Et comme les instants rapides
 lui paraissent longs !

Je sens la force de ma vie ;
 et je sais pourtant,
qu'à tout plaisir trop pur, trop grand,
 succède l'envie.

Et que je n'aurai plus, demain,
 cette même ardeur...
Voici le jour et voici l'heure ;
 et tout semble vain !

XIX

C'est la fin d'un Dimanche gris,
d'un lent Dimanche de province...
Le jour s'attarde, les trams grinent,
et le soir plane sur Paris.

L'heure oisive dure et se traîne
avec des rires et des chants...
Nous rentrons vite, mécontents,
et déjà las de la semaine.

Ah ! Dimanche anonyme et froid,
de quelle langueur tu nous blesses,
en nous évoquant la tristesse
des lents Dimanches d'autrefois !

Ah ! rentrons vite ! Et, loin des rues,
loin des visages, loin des yeux,
tentons de retrouver un peu
la paix que nous avons perdue !

XX

Gardons pour plus tard, pour les temps
de fatigue, de solitude,
le souvenir et l'habitude
de ce jour, plus bref qu'un instant !

Regarde ! Le fleuve miroite,
si calme qu'il semble éternel.
Et dans nos fenêtres étroites
s'enchasse tout le bleu du ciel !

Écoute ! La chaleur bourdonne ;
l'été rêve, gorgé d'amour...
Sens-tu comme il est clair et court,
ce jour, ce jour que Dieu nous donne ?

Vois-tu comme il fuit, le bonheur
qui nous semblait impérissable ?
Ah ! serrons-le sur notre cœur,
tandis qu'il fond, pareil au sable !

Goûtons sa moiteur, son parfum
qui jusqu'aux larmes nous oppresse ;
et gardons en nous la tristesse
de ce beau jour presque défunt !

XXI

Te souviens-tu ? C'était ma faute,
car j'avais parlé d'avenir,
et du temps proche où nos désirs
en vain se chercheraient l'un l'autre.

Tu te souviens... Nous étions tristes ;
le soir lent prédisait les soirs
où nos cœurs, éloignés de croire,
n'auraient plus rien qui les assiste !

Ah ! détresse des cœurs qui tremblent
au seul espoir d'éternité !
Nous avons tout à coup douté.
Déjà nous n'étions plus ensemble !

Je te voyais, là-bas, très loin,
toute seule, toute perdue ;
et j'évoquais tes mains tendues
vers l'amour dont tu as besoin...

Mais toi, que voyais-tu ? Sans doute
les mornes départs sous la pluie,
quand le temps dure et que la vie
s'interroge et tressaille toute !

Ah ! grand désespoir sans limite,
et qu'on trompe avec des baisers !
Grands désespoirs inapaisés !...
Tu te souviens ? Nous étions tristes.

XXII

A quoi bon les anniversaires,
et ces dates qui font pleurer,
en nous forçant à comparer
avec jadis, avec naguère ?

La douleur cesse et disparaît.
On croit succomber ; tout s'écroule ;
le cœur se fend, les larmes coulent...
Qu'en reste-t-il, un an après ?

Le plaisir passe, et rien n'est triste,
oh ! notre amour ! que ces efforts
pour tenter de connaître encor
un bonheur dont rien ne subsiste !

A quoi bon ces cruels retours ?
Oublions les anniversaires !
Le temps s'en va ; laissons-nous faire,
sans révolte et jour après jour.

XXIII

Je t'aime... Tu me représentes
mon enfance en habits joyeux,
et mon ardeur insouciant
vers la lumière et vers les jeux !

Tu me figures mes délires
de turbulence et de santé,
quand ma jeunesse croyait vivre,
et n'avait pas encor douté !

Le plus fugitif de tes gestes
me rapproche un peu de moi-même ;
et si, parfois, tu m'aimes presque,
c'est encor moi, moi seul, que j'aime.

Et tout ce qui est toi, sans doute,
mais dont j'ignore le secret,
n'est qu'un mirage de la route
où je suis seul, à tout jamais.

XXIV

Tu mens. Tu mentiras sans cesse
et sans motif, pour le plaisir
de me voir douter et souffrir,
et pour éprouver ma faiblesse.

Tu mens. Aux autres comme à moi,
presque au hasard, à l'étourdie.
Et c'est comme une maladie.
Tu mens : nul ne saura pourquoi.

Mais que m'importent les mensonges
de ton sourire et de tes yeux ?
Je les aime, hélas, puisqu'en eux
mon illusion se prolonge.

A quoi bon souffrir et douter ?
Tu mens ; tu mentiras sans trêve.
Mais le mensonge, sur tes lèvres,
prend l'aspect de la vérité !

XXV

Malgré les mots que je t'ai dits,
malgré mes plaintes,
malgré mon rire et mon mépris
de tes mains jointes ;

malgré le mal que je t'ai fait,
malgré l'offense ;
malgré tout ce qui t'insultait
dans mon silence ;

oui, malgré tout, tu reviendras,
toi qu'on repousse,
toi, ton corps obsédé, tes bras,
tes lèvres douces !

Oui, tu reviendras, malgré tout
ce qu'on t'oppose ;
hélas ! et malgré le dégoût
que je te cause.

XXVI

Je regarde tes mains qui dorment
auprès de moi sur l'oreiller,
tes mains que le doux sommeil orne
d'un charme calme et singulier.

Je regarde tes mains captives
d'un rêve égal où tu soupire...
Et voici la lampe attentive,
patiente et lente à mourir.

Les fleurs que nous avons cueillies
éclairent l'ombre à nos côtés.
Comme tes mains sont embellies
de silence et d'obscurité !

Tes mains sont graves, solennelles ;
et, tandis que l'instant s'en va,
je crois voir s'animer entre elles
ton cœur, que je ne connais pas.

XXVII

Tes bras m'ont pris dans leur étreinte,
si tendrement, si fortement,
que j'ai deviné ton tourment
sans même avoir perçu ta plainte.

Tu as compris que tu n'es rien,
pour mon cœur, toujours seul au monde,
rien qu'une image vagabonde,
et qui disparaîtra demain.

Tu as compris que ma pensée
est étrangère à notre amour,
et que je songe à d'autres jours,
quand tu soupîres enlacée.

Mon cœur trouvera-t-il, enfin,
son dernier port et sa demeure ?
Mais hélas, que dire à ton cœur
qui se lamente auprès du mien ?

XXVIII

Je ne sais pas si tu existes
autant que mon plaisir tremblant
de n'éprouver aucun tourment,
quand, hier encor, j'ai vécu triste !

Rien ne dure en dehors de moi ;
mais, tandis que je suis joyeux,
je te regarde, et, peu à peu,
tu prends la forme de ma joie !

As-tu vécu hier ? Tout à l'heure
tu vas, sans doute, cesser d'être...
Mais je t'oblige à m'apparaître,
conforme à moi, selon mon cœur !

Puisque aujourd'hui rien ne me blesse,
je t'aime autant que mon plaisir !...
Mais qui viendra, demain, m'offrir
le visage de ma tristesse ?

XXIX

Toi, que j'aime aujourd'hui, tu n'es
qu'une apparence de ma vie,
furtive apparence, reflet,
que l'instant déjà modifie.

Corps vêtu de ma propre ardeur,
visage qu'ont orné mes songes,
vous n'existez que pour une heure,
aspects charmants, divins mensonges !

Vous ne durez qu'à travers moi,
paroles, sourires que j'aime.
Et rien en vous ne me déçoit,
tant je sens que j'existe à peine !

Et toi, qui m'aimes, tu n'es rien,
malgré l'oubli dont tu m'enivres,
qu'un miroir pâle où mon destin
s'attarde à me regarder vivre.

XXX

Au gré changeant des heures brèves,
au gré des chemins et des heures,
bien souvent j'ai donné mes rêves ;
jamais je n'ai cédé mon cœur.

J'ai pleuré par mélancolie,
par ignorance ou par effroi,
pourtant le secret de ma vie
tout entier reste encore en moi !

Mais la solitude où j'exile
tant d'amour et tant d'avenir,
se fait absolue et stérile,
et pourrait enfin me bannir.

Dois-je me résigner, dans l'ombre,
au gré du rêve et du malheur,
ou puis-je espérer la rencontre
d'un cœur à qui donner mon cœur ?

XXXI

Je ne te cherchais pas. J'étais en route
selon mon cœur, brutal et trop tôt las.
Tu étais loin, petite âme aux écoutes.
Je t'ai menti : Je ne te cherchais pas !

Un vieux levain d'ardeur inemployée
me pourchassait, sans but, sans horizon.
J'ai vu passer ton destin vagabond...
Je ne te cherchais pas : Je t'ai trouvée.

Tous les désirs de ma force insoumise,
toute ma fièvre et toute ma fureur,
ont assailli ton âme et t'ont fait peur...
Je ne te cherchais pas ; mais je t'ai prise !

Ce que sera demain, ce que demain
fera de nous qui l'épions dans l'ombre,
qu'importe hélas ? Mais, sur notre destin,
c'est à jamais, vois-tu, qu'il fera sombre !

XXXII

Que savons-nous ? Peut-être fallait-il
à mon destin qui doute et qui mendie,
et pour m'apprendre à être moins docile,
cette rencontre, au tournant de ma vie,
de ton amour errant et puéril ?

Que savons-nous ? Peut-être était-il bon,
pour ton destin, sans mage et sans étoile,
et pour te faire, un jour, une âme égale,
de supporter, sans dérober ton front,
mon égoïsme avec mon abandon ?

Que savons-nous ? Les jours feront leur œuvre,
en s'en allant, furtifs et inégaux.
Mais si je pars avec des forces neuves,
qu'advient-il de toi, de ton repos,
et de ton cœur assagi par l'épreuve ?

XXXIII

D'où venez-vous ? Je ne sais pas
qui nous étions, ni qui vous êtes.
Ai-je, en des temps défunts, là-bas,
souffert un jour de vous connaître ?

Qui êtes-vous ? Vos yeux, vos mains,
sont d'une étrangère irritée...
Et cependant, je me souviens
d'un songe où je vous ai quittée !

Comment ? C'était moi, c'était vous ?
Mais mon espoir a changé d'âme ;
et mon désir te désavoue,
malgré tes pleurs, malgré tes blâmes !

Qu'étiez-vous, sinon le reflet
d'une chimère à jamais vaine ?
Mon cœur a gardé son secret.
Passez... Je vous connais à peine !

INTERMÈDE

I

J'ai souri pendant mon sommeil
dans un pays d'ombre et d'aurore.
Et mon sourire dure encore
et se prolonge à mon réveil.

Il y avait de bons présages ;
et j'attendais je ne sais quoi,
tandis que s'épandait en moi
un plaisir calme et sans partage.

Et, dans un délire immobile,
mon esprit-Dieu, presque absolu,
méditait, ne comprenant plus
la raison de mes pleurs débiles.

J'ai souri pendant mon sommeil,
et mon sourire se prolonge,
dans le tiède et demi-mensonge
du rêve et du demi-réveil !

II

Oh ! clarté des jours qui vont suivre
ce jour d'éveil et de ferveur !
Plaisirs aigus ! Sursauts du cœur !
Chaleur du sang ! Beauté de vivre !

Rythme du monde ! Mouvements
du désir et de la pensée !
Course ingénue et cadencée
vers l'azur, indéfiniment !

Plaisir ! Plaisir ! Toute puissance
et toute splendeur de l'esprit !
Mon cœur ! Mon cœur ! Tu es guéri
de tes scrupules sans défense !

Saute et réjouis-toi, mon cœur !
Danse et dilate ma poitrine,
où règne enfin la foi divine
et la volonté du bonheur !

III

Arbres clairs, dressés vers l'azur,
et plus fervents que nos prières !
Arbres tout palpitants d'air pur,
de mélodie et de lumière !

Ciel infini, dont la clarté,
plus radieuse que nos rêves,
baigne et bénit de volupté
notre réveil et notre fièvre !

Et toi, fleuve à jamais mouvant,
plus varié que tous nos songes,
où l'arbre, le ciel et le vent
se résument et se prolongent !

Rendez notre plaisir plus doux,
notre extase encor plus secrète !
Et bercez, puis conduisez-nous
vers la félicité parfaite !

IV

L'espace est aujourd'hui si pur,
si transparent, si peuplé d'anges,
que mon rêve, ébloui d'azur,
ne veut plus concevoir qu'il change !

La paix que par tous les chemins
pendant longtemps j'ai poursuivie,
voici, je la possède enfin !
Car c'est Dimanche sur ma vie !

Bonheur limpide et que des mots
ne sauraient dire ! Oh ! ma pensée,
te voici libre et, de nouveau,
te voici jeune et cadencée !

Et tu vas monter, d'un vol sûr,
vers l'absolu de tes chimères,
tant l'espace est paisible, pur,
et peuplé de visions claires !

V

Pourquoi te faire le bourreau
de ton plaisir et de ta joie ?
Laisse ton cœur trouver sa voie
loin des remords, loin des tombeaux !

Tu n'as qu'une minute à vivre :
Vis heureux, sans t'inquiéter
ni du malheur, s'il t'a quitté,
ni du lendemain qui doit suivre !

Viens et vois ; tu n'as qu'à choisir :
Voici des mains, voici des roses,
voici des rêves et des choses,
et du labeur et du loisir !

Que ton cœur décide et s'élançe !
Et toi, suis ton cœur ébloui,
jusqu'à l'amour, s'il t'y conduit,
jusqu'à la mort, s'il t'y devance !

VI

Ah ! désormais tout ira bien
dans mon cœur et pour ma pensée !
Les heures d'ennui sont passées ;
les malheurs ne reviendront point !

Désormais que tout m'est léger !
Oh ! certitude et joie profondes :
J'aurai mon destin dans le monde
que j'habitais en étranger !

Chemins que j'ai suivis naguère,
las d'amertume et lourd d'ennui,
voyez-moi ! Je passe aujourd'hui
paré d'amour et de lumière !

Car un cœur neuf s'anime en moi !
Je sens des ailes sur ma vie !
Et, dès lors, mes chansons bénies
naîtront sans peine et sans effroi !

VII

Oh ! jours, dont l'essor matinal
offre à mon destin, tout ensemble,
tant de plaisir que j'en ai mal,
et tant de bonheur que j'en tremble !

Oh ! jours légers, dansants, joyeux,
jours qui m'apportez, d'heure en heure,
tant d'espoir, tant d'horizon bleu,
tant d'enivrement que j'en pleure !

Oh ! jours, profonds, parés, pressés,
jours turbulents de fièvre extrême,
comment faire, pour dire assez
de quel tendre amour je vous aime ?

Vous revenez, prompts et divers,
et donnez à mon cœur crédule
la santé de vos midis clairs
et l'oubli de vos crépuscules !

Mon orgueil, jadis résigné,
de nouveau tressaille et se lève ;
et, de nouveau, vous m'enseignerez
les secrets du rythme et du rêve !

Et, de nouveau, sans plus d'effroi,
je suis l'enfant qui joue et chante,
oh ! mes jours d'hier et d'autrefois,
mes beaux jours d'audace insolente !

VIII

Ma lampe fait un petit bruit,
menu, mystérieux et frêle...
Un Ange a passé dans la nuit,
car voici l'ombre de ses ailes !

Le livre et les mots sont profonds
comme un oracle séculaire...
La main d'un Ange, sur mon front,
bénit ma souffrance et l'éclaire !

Le passé, la chair et l'instant,
qui tenaient mon âme asservie,
ne sont plus qu'en songe, et j'entends
s'animer le cœur de ma vie !

Ah ! pourquoi donc avoir douté,
puis blasphémé dans l'ombre obscure,
puisqu'un éclair d'éternité
me rachète et me transfigure ?

Qu'importent les lendemains noirs,
qu'importent le blâme et l'offense,
si j'ai, parfois, comme ce soir,
tant d'amour et tant d'espérance ?

Et si, prosterné dans la nuit
qui m'accueille et qui me relève,
un Ange inspiré me conduit
au ciel suprême de mes rêves !

CHANSONS CAPTIVES



I

*Tant d'amour et tant de sourire,
tant de tourment, tant de malheur !...
Il faut renoncer à tout dire.
Les mots sont muets ou menteurs.*

*Tant d'imprévu, tant de mystère,
tant d'inconscient sous nos fronts !...
Les cœurs palpitent, solitaires,
et jamais ne se connaîtront.*

*Nous aurons beau, comme on supplie,
épier ce qui parle en nous,
le sens absolu de la vie
nous échappe, en dépit de tout.*

*Et, malgré ces voix fugitives,
qui, parfois, traversent la nuit,
nos chansons demeurent captives
de tout ce qu'on n'a jamais dit.*

I

Quand tu reviendras vers la vie,
après ces temps d'ombre et d'erreur,
oh ! faible enfant, dis à ton cœur,
qu'il se souvienne et qu'il oublie !

Car ton cœur avait trop d'amour,
trop d'orgueil et trop d'espérance,
trop de mépris pour la souffrance
et trop de candeur, tour à tour.

Car, au lieu d'accepter, sans plainte,
l'humble bonheur qui t'aurait plu,
tu as réclamé l'absolu
de la chimère et de l'étreinte !

Et, pour avoir été trop loin,
pour avoir, par delà toi-même,
sans profit dépensé ta peine
et prodigué ta force en vain,

tu restes seul, cœur aux écoutes,
frustré de tout, cœur anxieux,
plus pauvre, plus privé de Dieu
que les errants des grandes routes !

Souviens-toi ! Renonce à vouloir,
mais peu à peu, sans folle envie.
Crée en toi du silence ; oublie
tes efforts et tes grands espoirs !

Et tu reviendras vers les choses,
tendrement, comme l'on s'éveille
d'un puénil et long sommeil
baigné d'ombre et traversé d'aube !

II

Longtemps j'ai cru que le bonheur
devait venir avec des fleurs,
simple, naïf, joyeux, facile,
un peu léger, un peu songeur,
et un peu tendre et puéril !

J'ai cru qu'il était nécessaire
qu'il eût des yeux francs, des mains claires,
et qu'il conduisît vers mon cœur
un amour selon ma chimère,
un calme amour, sans cris ni pleurs !

Aussi j'ai guetté, d'heure en heure,
sans reconnaître mon bonheur,
durant des jours, durant des mois,
jusqu'au soir où, pour mon malheur,
le bonheur est entré chez moi.

Il joignait des mains sans noblesse ;
il regardait comme on délaisse,
et levait vers moi, comme on pleure,
le visage de la tristesse,
du remords et de la douleur !

III

Tu as cru, jadis, que la vie
devait t'apporter, à la fois,
un amour selon ton envie
et un bonheur selon ton choix.

Tu croyais qu'il fallait attendre,
au gré des jours et des saisons ;
et la fenêtre de ta chambre
résumait pour toi l'horizon.

Tu pensais qu'il suffisait d'être
épris de calme et de loisir ;
et la clarté de ta fenêtre
signifiait pour toi l'avenir.

Ainsi, sans vouloir condescendre
à rien arracher au destin,
tu laissais ton cœur, lourd d'attendre,
battre à vide et souffrir en vain !

Jusqu'au soir où, pauvre, malade,
et las d'être à jamais déçu,
tu es parti, comme on s'évade,
vers un mirage entr'aperçu...

Ton amour n'était beau qu'en rêve,
et ton bonheur n'existe pas...
Apprends à vivre, cœur en fièvre,
jour après jour et pas à pas.

IV

Pour ne plus souffrir qu'en secret,
pour apprendre à demeurer sage,
vais-je consentir aux présages
de ces jours odorants et frais ?

Ma vie a tant perdu de sève
à vouloir éviter de vivre !
Je suis si fatigué des livres !
Je suis si las de tous les rêves !

J'ai tout désiré, tout voulu,
mais sans réserve et sans limite,
en oubliant que ma poursuite
jamais n'atteindrait l'absolu !

Voici la route et le nuage ;
voici l'espoir et le regret...
Mais le temps passe ; et je voudrais
choisir entre ces deux présages.

V

Les possibilités de vivre
selon ton amour et ton cœur,
se font plus rares, d'heure en heure,
et ton or clair se change en cuivre.

Ah ! crois-tu donc pouvoir, toujours,
agir selon ton espérance ?
Ecoute les voix du silence
et dis-toi que le temps est court.

Et puisque ta vie est inquiète,
renonce à comprendre la vie.
Cherche-la d'un cœur simple ; oublie
tes vanités mal satisfaites.

Mais conserve, aux jours qui vont suivre,
assez de force pour savoir,
hélas, mourir à tout espoir
sans être parvenu à vivre.

VI

Vivre... Faut-il attendre ou prendre ?
Guetter la lueur et l'instant ?
Ou faut-il courir au-devant,
loin des présages, loin des cendres ?

Le fleuve passe, nuit et jour,
mais le beau reflet bouge à peine.
Faut-il aimer l'image vaine
ou l'eau rapide et sans retour ?

Vivre... Vas-tu laisser ta vie
s'épanouir au gré du sort ?
Ou dois-tu, d'effort en effort,
la contraindre à l'œuvre choisie ?

Quel sera, désormais, ton Dieu ?
Vas-tu fuir ta chambre et ton livre,
ou seul, sous ta lampe attentive,
attendre encore, encore un peu ?

VII

Comment un cœur, blessé de vivre,
pourrait-il être heureux ce soir,
quand tant de souvenirs épars
tremblent au vent qui les ravive ?

Trop de passé flotte à la fois
parmi l'air pur et peuplé d'ombre...
Comment un cœur, las d'être au monde,
pourrait-il vivre sans effroi ?

Plus poignant d'être si paisible,
et plus cruel d'être si lent,
le crépuscule ouvre, tous grands,
les paradis inaccessibles.

Douceur d'aimer ! Repos de croire !
Asile où blottir nos prières !...
Comment un cœur, où rien n'espère,
pourrait-il être heureux ce soir ?

VIII

Auras-tu jamais le courage
d'accepter d'être heureux, mon cœur,
toi qui préfères tes mirages
aux réalités du bonheur ?

Trouveras-tu jamais l'audace
de choisir, sans plus convoiter
l'espoir, toujours inefficace,
le désir, jamais contenté ?

Il te faudrait beaucoup d'étude
et beaucoup de labeur secret,
pour perdre ta longue habitude
de la chimère et du regret.

Auras-tu jamais ce courage,
oh ! mon cœur ? et ton plus cher vœu,
n'est-il pas, plaintif et volage,
d'être à tout jamais malheureux ?

IX

Petit bonheur, qui m'es venu,
si tendrement, les mains unies,
je t'accueille au cœur de ma vie,
mon petit bonheur inconnu !

Tu m'as surpris, las de moi-même
et fatigué de mon destin,
rêvant d'ailleurs et trouvant vains
mon mal, mon désir et ma peine.

Et te voici pour ma pensée
si nouveau, si léger, si pur,
que je sens, dans mon cœur obscur,
s'animer des ardeurs passées !

Et tu resteras mon bonheur
jusqu'au jour où, las d'être au monde,
tu prendras la force profonde
et les visages du malheur.

X

Par les chemins mélodieux
du silence et du crépuscule,
tu vas, portant au pays bleu
ton cœur à tout jamais crédule !

Une fois encor tu repars,
le front libre et l'âme affranchie !...
Trouveras-tu pour tes regards
l'horizon dont rêva ta vie ?

Crois-tu conquérir pour toujours
un peu de joie intérieure ?
Songes-tu qu'il est des retours
et des lendemains où l'on pleure !

Ton cœur, à jamais oublieux,
de nouveau s'exalte et s'élançe,
par les chemins mélodieux
du crépuscule et du silence.

XI

Tu resteras toujours l'enfant
qu'un peu de ciel ou de sourire
fait s'élaner vers l'avenir,
le front clair et le cœur battant !

Cent fois déçu, toujours crédule,
et prêt toujours à t'émouvoir,
tu iras, d'espoir en espoir,
jusqu'à ton dernier crépuscule !

Cent fois banni de ton bonheur
tu maudiras l'heure mauvaise.
Mais que ton mal enfin s'apaise,
ou que l'oubli sèche tes pleurs,

tu retourneras vers la vie
d'un élan jeune et turbulent !
Tu resteras toujours l'enfant
que tout anime ou modifie.

II

XII

Encor toi, toujours ces poèmes,
où, le front triste et méditant,
tu cherches, à travers toi-même,
à saisir le vol des instants !

Toujours toi, toujours tes pensées,
toujours tes efforts superflus,
dans ta course vers l'absolu
toujours en vain recommencée !

Ah ! n'es-tu point rassasié
de tant de labeur sans limite,
hélas ! et de prendre en pitié
la retraite où ton cœur s'abrite ?

Et ne saurais-tu, libre enfin
du souci de craindre ou d'atteindre,
accepter les jours sans te plaindre,
et consentir aux lendemains ?

XIII

Non, ton bonheur n'est point là-bas,
parmi ces gens, selon ces choses.
Mais renonce à trouver sa cause,
ou, plutôt, ne le cherche pas.

Les chemins de ta poésie
sont imprévus, comme le sort ;
évite d'y songer, dès lors ;
et vis, sans penser à ta vie.

Suis docilement les conseils
de l'air, de l'onde et du nuage ;
accepte en paix tous les présages,
et les provoque à ton réveil.

Et ta poésie, lente et claire,
naîtra, sans tourments ni combats,
et se fera sa place en toi,
quotidienne et familière.

XIV

Laisse-toi vivre... Il n'est utile,
par ce soir moite et nonchalant,
que d'écouter dormir la ville
au bruit lent des chariots pesants.

Les mots que ton désir assemble,
alterne, éloigne ou réunit,
jamais ne parviendront à rendre
le charme calme de la nuit ;

Non plus que ces clartés mouvantes
de l'onde aux paisibles rumeurs,
et non plus que l'odeur poignante
des parcs et des jardins en fleurs !

Écoute, respire, contemple,
et recueille en toi, simplement,
tout ce qui luit, parfume ou tremble,
en ce soir moite et nonchalant.

XV

Hâte et tumulte des départs !
Mots superflus, gestes, sourires...
Tout ce qu'on met dans un regard,
et tout ce qu'on renonce à dire !

Derniers instants qui vont passer ;
propos brefs, serments et prières...
Tout ce qu'on voudrait effacer
dans les jours qu'on laisse en arrière !

Derniers aspects, déjà lointains,
de la ville et des paysages...
Dernier soir ou dernier matin...
Remords, pressentiments, présages...

Fièvre et vertige de partir,
de quitter l'ombre et l'habitude,
de rester seul et de sentir
l'étreinte de la solitude !

XVI

N'ai-je pas eu tout le courage,
toute la patience aussi,
pendant ces temps d'ombre et d'outrage ?
Contre le deuil et le souci
n'ai-je pas eu tout le courage ?

N'ai-je pas été, sans faiblir ,
endurant, comme il fallait l'être,
et jusqu'à me rendre enfin maître
de ma douleur et d'en sourire ?
N'ai-je pas été, sans faiblir,
tout seul et portant haut la tête ?

Aussi ne devrais-je aujourd'hui,
après tant de soins, tant de peine,
me sentir le cœur affranchi
du passé brutal qui l'enchaîne,
m'éveiller, simple et rajeuni,
et me délivrer de moi-même ?

Hélas ! j'aurais mieux fait, peut-être,
de pleurer comme un enfant triste,
si la douleur, dure aux poètes,
se venge quand on lui résiste !

Car ma douleur, déconcertée
par maints efforts et maints combats,
ma douleur, amère et domptée,
ne veut plus s'en aller de moi !

XVII

Parfois le sort semble vouloir,
s'acharnant sur nos destinées,
priver à tout jamais d'espoir
notre âme obscure et dominée.

Parfois il paraît nous bannir
même des paradis qui mentent,
en refusant à nos soupirs
jusqu'à l'illusion clémente.

Cependant, meurtris ou blessés,
nous poursuivons, comme on mendie,
malgré les leçons du passé ;
et nous vivons, malgré la vie !

Et nous vivrons, traînant nos pas,
masquant nos pleurs, cachant nos plaies,
jusqu'au soir où, enfin trop las,
nous irons vivre ailleurs, qui sait ?

XVIII

Non, demain ne sera, ma vie,
ni ton plaisir, ni ton repos.
Cesse donc, pleurant aux échos,
de tendre des mains qui mendient !

Non, demain ne sera, sans doute,
ni la volupté, ni l'orgueil.
Cesse donc, oh ! ma vie en deuil,
de courir au tournant des routes !

Patiente, et va, sans frémir,
jour après jour, peine après peine.
Et, si tu tombes, si tu saignes,
lève les yeux vers l'avenir !

Car tu sais bien, ma vie errante,
qu'il est un soir où ton destin
te mène, reine au front serein,
loin des ténèbres d'épouvante !

XIX

Aujourd'hui ma douleur m'écrase,
jusqu'à m'ôter le souvenir
des jours de loisir et d'extase,
des temps de force et d'avenir !

Ma douleur aujourd'hui me broie
au point de me cacher l'espoir
d'un retour de calme et de joie
ou d'un peu de trêve illusoire.

Je sais pourtant qu'il est une heure,
où, lasse de moi, lentement,
je vois s'éloigner ma douleur
devers l'ombre qui la reprend.

Mais rien encor ne me présage
le départ que j'évoque en vain.
Ma douleur me blesse et m'outrage ;
et ce n'est pas encor la fin !

XX

Quand ma douleur est la plus forte,
au point de m'entourer de feu,
j'offre à mon âme, peu à peu,
tout ce que ma douleur m'apporte !

Je lui prodigue avec mes pleurs,
sa force grave, et jè lui donne
son glaive ambigu, sa couronne,
son pouvoir et sa profondeur !

Alors mon âme prend courage ;
et, calme de ma volonté,
se manifeste à mes côtés,
plus triomphante à chaque outrage !

Tant qu'enfin ma douleur pâlit,
et qu'un soir, dépouillée et nue,
je la vois s'éloigner, vaincue,
vers la ténèbre et vers l'oubli !

XXI

Mes pauvres essais d'être heureux,
je vous revois, l'un après l'autre...
Autant d'erreurs, autant de fautes,
autant de réveils et d'adieux.

Mes pauvres essais d'être au monde
sans trop souffrir et convoiter...
Autant d'efforts vers la clarté,
qui se sont achevés dans l'ombre !

Je vous revois, simples départs,
faibles élans, tristes défaites ;
et j'assiste, en baissant la tête,
au retour de tous mes espoirs !

Et maintenant ? ce cœur avide,
que va-t-il faire et devenir ?
Car où porter mes souvenirs,
et ma misère, et ma fatigue ?

XXII

Résigne-toi. Rien n'est possible
de ce qu'un jour tu désirais.
Défends donc au moindre regret
d'émouvoir ton cœur trop sensible.

Puis, à tout jamais, garde-toi
de ces faux regains d'espérance,
quand l'illusion recommence,
à embellir ton sort étroit.

Songe aussi, qu'à défaut des fêtes
que tu réclamais au destin,
tu connaîtras, peut-être, enfin,
l'indifférence où tout s'arrête.

Et songe que le temps est court,
et que tu peux encor te plaire
à la douceur des soirs lunaires
et à la nuance des jours.

XXIII

Tu t'es plaint, beaucoup et souvent,
des lois de la fortune adverse,
du plaisir, toujours décevant,
du loisir que l'ennui traverse.

Tu t'es plaint, partout et toujours,
sans te douter que chaque plainte
rendait plus débile et plus court
ton espoir de joie et d'étreinte.

Ton destin s'est fait pâle et vain ;
et te voici, las avant l'heure,
et n'ayant, pour l'ombre qui vient,
ni rêve accueillant ni demeure.

Et le temps va... Que vas-tu faire,
quand, privé de tout réconfort,
tu verras les oiseaux d'hiver
s'abattre, un à un, sur ton sort ?

XXIV

Ne demande rien à la vie,
qu'un peu de silence et d'accueil ;
éloigne de ton cœur l'orgueil
et dis au plaisir qu'il t'oublie !

Tu n'es pas de ceux-là qui vont,
parés de force et d'imprudence ;
ni de ceux que leur foi devance
comme avec une étoile au front !

Tu es faible, privé de croire,
et tu ne pourrais supporter
trop d'amertume ou de beauté,
trop de malheur ou trop de gloire.

Et l'amour serait un fardeau
trop lourd pour ton âme assombrie.
Ne demande rien à la vie
que du silence et du repos.

XXV

Le temps dévaste les visages,
en leur imposant, tour à tour,
la meurtrissure ou le ravage
de la douleur et de l'amour.

Le temps fatigue les pensées,
lasse l'effort le plus fervent,
et conduit la joie offensée
vers l'ombre et vers l'isolement.

A peine avons-nous dit : « Peut-être »,
qu'une voix soupire : « Il est tard »...
et que, soudain, nous cessons d'être,
d'aimer, d'agir ou de pouvoir.

Le temps dévaste les visages,
blesse le rêve et nous contraint
à n'aimer que des paysages
et des plaisirs sans lendemain.

XXVI

Les visages que l'on rencontre
divulguent tous tant de souci,
tant d'amour, tant d'orgueil aussi,
tant de plaisir ou tant de honte ;

qu'il faut porter beaucoup d'ardeur
en soi-même ou beaucoup d'angoisse,
pour les affronter, lorsqu'ils passent,
et les contempler sans douleur.

Aux jours où mon âme est sereine,
chaque visage rencontré
me laisse un peu plus déchiré
par le secret qu'il garde à peine.

Et c'est, à la fin, tout l'effroi,
tout le bonheur, toute l'envie,
toutes les forces de la vie,
qu'au soir j'entends lutter en moi !

XXVII

Nous mourons chaque jour. Toute heure
nous éloigne un peu de nous-même,
qu'elle ait la forme de la peine
ou l'apparence du bonheur.

Toute heure enseigne à notre vie
le pouvoir absolu du nombre,
et que vivre est une agonie
entre deux éternités sombres.

Comment vivre dans l'ignorance
de la fatigue et du déclin,
quand tout effort qui recommence
meurt en route ou s'achève en vain ?

Oh ! jeunesse, à jamais captive,
tu vas regretter et languir
et continuer à mourir
au lieu de commencer à vivre !

XXVIII

Notre gaîté, jeune et subite,
notre oubli du mal et du sort,
c'est du soleil contre les vitres
dans la chambre où l'on veille un mort.

A quoi bon cette ardeur furtive
et qu'interceptent les rideaux ?
La chambre est à jamais captive
d'un cercle obstiné de sanglots.

La rue passe et l'on peut s'y plaire,
le temps d'un geste ou d'un désir ;
mais tout ramène au cimetière
nos espoirs et nos souvenirs.

Et notre gaîté, qui s'attriste
de tant de chagrins absolus,
c'est du soleil contre les vitres,
dans la chambre où rien ne vit plus.

XXIX

Si quelque chose, en toi, regrette
ces temps défunts, lointains déjà,
fais naître du silence en toi,
car ta vie est à moitié faite.

Et tu sais bien, n'est-il pas vrai,
ce que tu dois encore attendre :
Sans doute un peu d'orgueil secret,
peut-être un peu de pitié tendre.

Puis encor, tu connais les noms
de la douleur qui sera tienne.
Fais-lui place en ton cœur profond ;
renonce à ta douleur ancienne.

Espère à peine ; aime les choses ;
et va, sans nul autre tourment,
vers le suprême isolement
et devers l'ombre à jamais close.

XXX

Ma mort sera sans tristesse
et sans larmes superflues.
Pleure-t-on si le jour baisse ?
Ma mort sera la bienvenue.

Mes amis qui serez là,
quand l'angoisse est la plus forte,
s'il vous plaît, ne pleurez pas :
Qu'est-ce qu'une ombre et qu'une porte ?

Mais, le soir où je mourrai,
dites-vous que ma pensée
vous fut fidèle en secret,
bien que souvent lasse ou blessée.

Et souhaitez, simplement,
que mon âme à l'agonie
dorme, calme, en oubliant
ce qu'était mon cœur et ma vie.

*Douceur du soir contre mes vitres
et du crépuscule achevé!
La dernière page est écrite
du livre que j'avais rêvé!*

*Chansons des jours, frisson des heures,
prompts départs et pesants retours...
Et c'est moi qui songe, qui pleure
et qui soupire tour à tour.*

*Les pays de la fantaisie
ont vu ma joie et mon chagrin ;
mais j'ai laissé passer la vie
sans me résoudre à vivre enfin.*

*Ce sont là des choses passées...
Ah! que la nuit vienne, dès lors,
pour apporter à mes pensées
le refuge et l'ombre où tout dort.*

TABLE

TABLE

<i>Tes chansons brèves.</i>	5
---------------------------------------	---

COULEUR DU TEMPS

<i>Tu m'attends près de la fenêtre.</i>	9
LA PORTE.	11
MÉLODIE	13
LA CHANSON.	15
JONGLEUR	17
LE GESTE.	20
LE FOU	22
UN CONTE.	24
CENDRILLON	26
PEAU D'ÂNE	28
RIMEUR DE CHANSONS	30
ÉMIGRANTE	32
<i>M'en venant vers ton cœur volage</i>	34

LES CHANSONS DU CARREFOUR

I

<i>Puisqu'on n'a pas gardé pour moi.</i>	39
NOUS SOMMES LES IRRÉGULIERS.	40
IL FAIT UN PETIT PRINTEMPS BLEU.	41
UN SOIR, PAISIBLE ET RASSURANT.	42
TOUT DEVIENT CLAIR.	43
SI J'ÉTAIS POÈTE.	44
JE VEUX, PUISQU'IL FAUT QUE TOUT PASSE	45
SI J'ÉTAIS RICHE.	46
TU M'AS DIT UN SOIR.	48
C'EST DIMANCHE AUJOURD'HUI.	49
PETITS RIENS, PETITES CHANSONS.	50
C'EST DU TEMPS PERDU.	51
L'AMOUR, AVEC SA MAJUSCULE.	52
AH ! QUEL TRISTE CIEL.	53
DANS MON CŒUR J'AI POUR TOI	54

II

VOICI REVENIR CES JOURNÉES.	57
SI SOUVENT J'AI CRU.	58
LE TALENT QUI FUT, UN JOUR.	59
LES MIROIRS DES CAFÉS NOCTURNES	60
LA NUIT, PLUS TENDRE QUE L'AMOUR.	61
POUR N'ÊTRE PLUS DÉÇU JAMAIS.	62

VIENS ET PRENONS COURAGE UN PEU.	63
IL Y A DU LIERRE.	64
ENFERME TA DOULEUR EN TOI.	65
POURQUOI TANT CRAINDRE L'AVENIR.	66
SI L'AMOUR, UN JOUR, DOIT VENIR.	67
SIMPLE PLAISIR, CALMES ESPOIRS.	68
L'ENNUI QUI, CE SOIR, M'EST VENU.	69
QUAND ON M'AURA COUCHÉ.	70
<i>Voici venir le petit jour</i>	71

PETITES CHANSONS DU BORD DE L'EAU

LENTE, AVEC DES REMOUS SOUDAINS.	75
IL PLEUT SUR L'EAU DU FLEUVE GRIS.	76
LES FLOTS S'EN VONT ET S'EN VIENNENT.	78
LA LUNE EST, SUR L'EAU QUI MIROITE.	79

PETITES CHANSONS PAR LA PLUIE

<i>Tes souvenirs les plus lointains.</i>	83
DANS LE PAYS OU TU ES NÉE	84
C'EST UN MOMENT DE TOUTE LA VIE.	85
MAMAN, J'AI MAL	86
FERMONS LES YEUX.	87
PAUL FORT	89
CROS, NOUS AVONS SOUFFERT.	90
QUAND J'AI FAIT CES VERS.	91
JE TE DONNE CES VERS.	92

METS-TOI LA.	94
<i>Mon passé m'a pris par la main.</i>	96

PETITES CHANSONS

I

MON MAITRE, HENRI.	101
IL FAISAIT BIEN NOIR.	102
OH ! CLAIR VISAGE	103
TON PAYS NATAL.	104
JE TE REGARDE.	105
LA BEAUTÉ DU NOUVEL AMOUR.	106
LA LAMPE EST ROSE.	107
RIEN N'AFFLIGE TON CŒUR EN PEINE.	108
TU ES, A LA FOIS, TOUTES CELLES.	109
CE BONHEUR, QUE TU RÉCLAMAIS.	111
CHAQUE MATIN	112
TON CHARME AMBIGU	113
LES REGARDS TE FONT PLUS JOLIE.	114
LA SEINE, NOCTURNE ET DIVERSE.	115
L'ODEUR DE TON CORPS.	116
LE SOIR, ÉGAL ET RASSURANT.	117
NOS MAINS, NOS GENOUX.	118

II

VOICI LE JOUR ET BIENTÔT L'HEURE	121
C'EST LA FIN D'UN DIMANCHE GRIS.	122

GARDONS POUR PLUS TARD.	123
TE SOUVIENS-TU ?	125
A QUOI BON LES ANNIVERSAIRES	127
JE T'AIME.	128
TU MENS	129
MALGRÉ LES MOTS QUE JE T'AI DITS.	130
JE REGARDE TES MAINS.	131
TES BRAS M'ONT PRIS	132
JE NE SAIS PAS SI TU EXISTES.	133
TOI, QUE J'AIME AUJOURD'HUI.	134
AU GRÉ CHANGEANT DES HEURES	135
JE NE TE CHERCHAIS PAS.	136
QUE SAVONS-NOUS ?	137
D'OU VENEZ-VOUS ?	138

INTERMÈDE

J'AI SOURI PENDANT MON SOMMEIL.	141
OH ! CLARTÉ DES JOURS.	142
ARBRES CLAIRS	143
L'ESPACE EST AUJOURD'HUI SI PUR.	144
POURQUOI TE FAIRE LE BOURREAU.	145
AH ! Désormais tout ira bien	146
OH ! JOURS DONT L'ESSOR.	147
MA LAMPE.	149

CHANSONS CAPTIVES

I

<i>Tant d'amour et tant de sourire.</i>	155
QUAND TU REVIENDRAS VERS LA VIE.	156
LONGTEMPS J'AI CRU.	158
TU AS CRU, JADIS.	159
POUR NE PLUS SOUFFRIR QU'EN SECRET	161
LES POSSIBILITÉS DE VIVRE.	162
VIVRE	163
COMMENT UN CŒUR, BLESSÉ DE VIVRE.	164
AURAS-TU JAMAIS LE COURAGE.	165
PETIT BONHEUR	166
PAR LES CHEMINS MÉLODIEUX.	167
TU RESTERAS TOUJOURS L'ENFANT.	168

II

ENCOR TOI.	171
NON, TON BONHEUR N'EST POINT LA-BAS.	172
LAISSE-TOI' VIVRE	173
HATE ET TUMULTE DES DÉPARTS	174
N'AI-JE PAS EU TOUT LE COURAGE.	175
PARFOIS LE SORT.	177
NON, DEMAIN NE SERA, MA VIE.	178
AUJOURD'HUI MA DOULEUR M'ÉCRASE.	179

QUAND MA DOULEUR.	180
MES PAUVRES ESSAIS D'ÊTRE HEUREUX.	181
RÉSIGNE-TOI	182
TU T'ES PLAINT	183
NE DEMANDE RIEN A LA VIE.	184
LE TEMPS DÉVASTE LES VISAGES.	185
LES VISAGES QUE L'ON RENCONTRE	186
NOUS MOURONS CHAQUE JOUR.	187
NOTRE GAITÉ.	188
SI QUELQUE CHOSE, EN TOI.	189
MA MORT.	190
<i>Douceur du soir</i>	191

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le dix novembre mil neuf cent dix

PAR

CH. COLIN

A MAYENNE

pour le

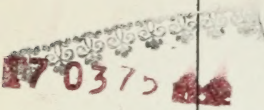
MERCURE

DE

FRANCE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

 <p>170375</p>		
---	--	--

CE

Ce volume doit être rendu à la dernière

CE PQ 2637

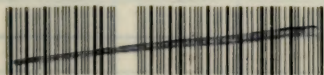
.P6C5 1910

COO SPIESS, HENR CHANSONS CAP


ACC# 1241514

Les Reliures

LI (819) 686-202
T(MTL) 285-526



a39003 004001755b



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	07	01	12	06	6